

ÉCOLE DE POLITIQUE APPLIQUÉE  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

Recension du texte *J'accuse* rédigé par Albert Jacquard

par  
LAURENT ROBICHON-LECLERC

travail présenté à  
CLAUDE FORTIN

dans le cadre du cours  
REL 263  
Grands enjeux du 21<sup>e</sup> siècle

Sherbrooke  
31 mars 2014

## **Introduction**

Ce texte se veut une recension du chapitre «De l'économie à la politique» du livre *J'accuse l'économie triomphante* rédigé par Albert Jacquard. Les premières lignes seront consacrées à résumer les idées principales. La suite est consacrée à la critique du texte. Les points faibles soulevés sont la généralisation, l'angle d'approche étroit, le manque de références et l'argumentaire déficient.

## **Résumé du chapitre**

Le chapitre débute en apportant une nuance dans les acteurs qui animent la société. Nous sommes ni dans un type de société primitive qui place l'intérêt de soi assujetti à l'intérêt du groupe, ni dans le *There is no such thing as society* de Margareth Thatcher. En fait, les individus sont des atomes autonomes certes, mais qui vivent en interactions avec d'autres.

Les pages suivantes se consacrent à «l'économisme darwinien» qui se présente comme étant à la souche du paradigme d'économie libérale. En effet, selon la théorie de l'évolution, seuls les meilleurs de chaque espèce survivent, conduisant par cet effet à un nivellement vers le haut de la qualité de l'espèce donnée. L'auteur chamboule les idées dites «allant de soi» du fait ô combien elles demeurent ancrés dans nos processus de réflexions et nos postulats. Par exemple, il critique les économistes libéraux à cause de l'analogie qu'ils font entre d'un côté la concurrence entre les individus au sein d'un marché et, de l'autre, la compétition entre les membres d'une même espèce : dans les deux cas, il est «naturel» que les faibles meurent pour laisser place aux plus forts. M. Jacquard les critique parce que cette idée est basée sur des documents de Darwin qui datent, et qu'aujourd'hui, des études récentes démontrent que la compétition n'est qu'un élément parmi d'autres, tels que la coopération et le commensalisme, et que ceux-ci font partie intégrante du processus de sélection naturelle et qu'en fin de compte, «la valeur biologique

d'une collectivité dépend plus de sa diversité que de la présence d'individus plus performants.»<sup>1</sup>

Toujours en référence à «l'économisme darwinien», Jacquard doute de la réelle «maximisation sociale» que la concurrence apporte pour la simple raison que toute prétention scientifique se doit d'être soumise à l'expérimentation : or, la complexité de l'équation (les interactions entre les diverses variables) faite en sorte que l'économie demeure une science humaine inexacte et sujette à toutes sortes de paradoxes. Notons que l'échec du «communisme» ne prouve en rien la supériorité du libre marché sur les économies collectivistes. En effet, les tentatives soviétiques et cubaines, pour ne nommer que ceux-là, ont vu leurs principes socialistes travestis par d'autres éléments, qu'il s'agisse de la dictature en URSS ou des sanctions économiques de l'Amérique envers Cuba, entre autres choses.

Jacquard poursuit sa croisade contre le capitalisme en s'attaquant cette fois à un autre principe clé du libre marché : le droit de propriété. Cher pour Adam Smith et ses successeurs, ce principe garantit que les fruits de notre travail sont préservés de telle sorte que cela offre une stabilité et une sécurité qui sont essentielles pour tout développement économique. Jacquard critique une des conséquences du droit de propriété, soit celle du cumul de richesse qui conduit au legs à ses successeurs. Ici, il dénonce ce mécanisme (le droit de propriété) qui d'une part, offre des richesses à des gens qui ont eu comme seule qualité de naître au bon moment et, d'autre part, accroît les inégalités de façon automatique (étant donné qu'il est plus aisé pour les nantis d'accroître leur richesse et, en contrepartie, les pauvres ont peine à survivre). Ainsi, «des familles sont contraintes de s'abriter dans des taudis alors que d'innombrables logements restent inoccupés.»<sup>2</sup>

Plus loin, l'auteur traite de l'interdépendance entre tous les humains; ceux qui sont présentement sur la Terre, mais aussi les générations à venir. Il dénonce l'utilisation

---

<sup>1</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», *J'accuse l'économie triomphante*, Éditions Calmann-Lévy, Paris, 1995, p. 127.

<sup>2</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», [...], p. 137.

massive des ressources actuelles, dont le pétrole, pour des fins immédiates et préconise une sauvegarde de l'écosystème pour le bien de l'humanité.

Puis, Jacquard emprunte une réflexion d'un comptable sans éthique. D'un ton cynique, il étend la logique du libre marché à l'espèce humaine, dont il se réfère d'abord aux sociétés esclavagistes qui avaient le mérite de fixer un prix sur le «bétail humain». Aujourd'hui, le marché noir des organes humains établit les prix : un organe de personne pauvre vaut moins qu'un organe de personne riche. Par extension, un riche a plus de valeur. L'auteur étend l'exercice vers les différences d'âge des individus. Il en conclut qu'une fois que l'âge d'environ quatre-vingts ans est passé, il est plus rentable pour la société de délaissier la personne âgée afin qu'elle meure plus vite. Ce phénomène est pour l'auteur ni plus ni moins que de la barbarie, car pour lui, «une société est "barbare" lorsqu'elle admet que certains de ses membres sont de "trop".»<sup>3</sup> Il ajoute : «Le seul critère de réussite d'une collectivité devrait être sa capacité à ne pas exclure, à faire sentir à chacun qu'il est le bienvenu.»<sup>4</sup>

Finalement, son chapitre est parsemé de références au but visé par les consommateurs d'un système capitalisme, soit le matérialisme. Il tient pour absurde que des gens délaissent leurs noms pour celui de leurs terres, ou encore, que la jouissance d'un bien outrepassse la relation humaine. Jacquard se demande finalement si la liberté s'est éteinte et que nous sommes rendus des esclaves de nos désirs.

### **Critique et conclusion**

La première critique qui me vient est son affirmation alarmiste qui sert de conclusion : «Si nous persévérons dans la voie de l'économisme, le retour est assuré à la barbarie décrite [...] dans *Le Meilleur des mondes* ou par Georges Orwell dans *1984*.»<sup>5</sup> Outre l'incroyable pessimisme de son hypothèse, je dénonce son manque de clarté. Lorsqu'il utilise le terme «économisme», je dois avoir lu le chapitre pour savoir qu'il fait référence à l'économie

---

<sup>3</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», [...], p. 149.

<sup>4</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», [...], p. 150.

<sup>5</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», [...], p. 152.

capitalisme (libre marché). Encore là, ce n'est pas clair. Peut-être «l'économisme» est pour lui toutes méthodes qui utilisent trop la comptabilité et les formules mathématiques au détriment des réalités sociales? En fait, l'auteur généralise beaucoup trop, fait peu de distinction et reste imprécis. Par exemple, lorsque Jacquard insinue que «la génétique est venue enrichir la vision des biologistes», c'est une généralisation sans nuance; et plus loin lorsqu'il affirme que «pour eux, la valeur biologique d'une collectivité dépend plus de sa diversité», c'est forcément faux : tous les biologistes n'ont manifestement pas ce même point de vue.

Il est contrariant que l'auteur utilise autant le lit de Procuste<sup>6</sup>. Je m'explique. Lors de la rédaction du chapitre, il semble évident que l'objectif de départ était de tracer un portrait sombre du capitalisme. À tort ou à raison, il frappe à coup de marteau sur les idéaux libéraux afin qu'émergent en surface ces idéaux humanistes. Dès lors, il n'utilise que les arguments entrant dans son modèle et ne fait pas mention d'une autre réalité. Son angle est biaisé. Voici deux exemples pour expliciter ce que j'avance. Tout d'abord, l'auteur expose le caractère inégalitaire que permet le droit de propriété, à savoir que, contrairement aux pauvres, les riches ont les moyens pour accroître leurs richesses et que par conséquent, les inégalités ne peuvent aller qu'en grandissant. Il parle d'inégalités certes, mais omet l'accroissement général de la richesse au sein d'une société<sup>7</sup>. À ce propos, l'auteur avait tout intérêt à expliquer en détail les effets néfastes des inégalités sociales sur la société parce que, tout bien considéré, le facteur «inégalité sociale» ne peut constituer pour le lecteur qu'un mal supportable à l'égard des bienfaits qu'apporte un système économique capitaliste. Un autre exemple reflétant l'utilisation partielle d'une réalité est présenté dans sa définition de la liberté qui va comme suit : «Être libre, c'est accepter des contraintes discutées en commun et auxquelles chacun se soumet au nom d'un objectif supérieur.»<sup>8</sup> Or, il s'agit ici de la définition que Constant fait de la liberté des anciens, soit une qui

---

<sup>6</sup> Procédé qui modifie les données ou qui fait une sélection non-aléatoire de données afin qu'elles confortent l'analyse de départ.

<sup>7</sup> Si la tarte grossie, même si la portion diminue, la part de tarte de la plus petite des portions peut être plus grosse qu'une plus grande portion d'une plus petite tarte.

<sup>8</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», [...], p. 120.

assujettit l'individu à l'autorité de l'ensemble<sup>9</sup>. Selon Constant, la liberté des modernes est avant tout une poignée de droits fondamentaux qui a comme effet secondaire d'accroître l'individualisme. Nous aurions pu prendre la définition de la liberté en regard d'une vision philosophique moderne ou ancienne, d'un point de vue religieux ou simplement pratique, attestant pour ainsi dire la prétention de Jacquard étant donné l'essentialisme de sa définition.

Ce chapitre ressemble davantage à un essai du fait que le nombre de sources est nul. Aucune citation ou référence bibliographique ne sont présentées. La crédibilité du propos est alors remise en question, surtout que l'auteur affirme plusieurs choses qui auraient nécessité une «preuve» du fait qu'elles sont soit contestables ou est inconnu du public. Par exemple, en référence à la théorie de l'évolution de Darwin, lorsqu'il stipule que «la compétition [...] est loin d'avoir le rôle décisif que lui attribuaient les premiers théoriciens», une simple référence aurait évacué beaucoup de doutes à la teneur de ses propos. Voici un exemple qui montre comment l'auteur pose des idées comme étant incontestables : «Alors que les informations concernant de nouvelles découvertes sont rapidement connues de tous [...]»<sup>10</sup>. Ici, il fait appel à l'autorité de la masse, il prétend quelque chose et camoufle ce qu'il avance en disant que tous le savent. En outre, l'objectif de la société (sa capacité à inclure tous les membres) est bien expliqué par Jacquard. Or, celle-ci est questionnable, surtout parce qu'il n'explique pas en quoi cette fin est supérieure aux autres, telles que le bonheur général de la société, l'évolution technologique, ou encore, la capacité de l'espèce humaine à perdurer dans le temps. Il aurait donc fallu qu'en quelques phrases bien appuyées en références, l'auteur étale son argumentaire.

Une dernière facette qui ressort à la lecture du chapitre est le nombre de comparaisons boiteuses. Il utilise à profusion des analogies. Ce qui est malhonnête dans ce procédé est surtout qu'il s'agit rarement d'exemples pour expliquer via une manière simpliste ou imagée une réflexion qui a été détaillée auparavant, mais que la plupart du temps il s'agit d'une analyse tirée de ladite comparaison. Par exemple, pour expliquer pourquoi il est

---

<sup>9</sup> CONSTANT, Benjamin. «De la liberté des anciens comparée à celle des modernes», 1849, dans **Écrits politiques**, Gallimard, Collection Folio, Paris, 1997, p. 594.

<sup>10</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», [...], p. 128.

impossible de guider la concurrence, il écrit : «L'économie concurrentielle est semblable à un véhicule doté d'un moteur, mais pas d'un conducteur. Plus le moteur est puissant, plus ce véhicule est dangereux.»<sup>11</sup> Le second exemple se présente lorsque Jacquard traite des crises économiques. Il dit que les crises ont une fin et un début et qu'à cause des cycles économiques qui nous conduisent vers des périodes de croissance et inévitablement vers des récessions, nous sommes toujours en crise. Il dénonce notre attitude à considérer ces crises comme étant normal, alors que pour lui une crise est synonyme de «crise de larmes» avec un début et une fin. Il compare notre soumission envers la réalité des crises comme celle que l'on avait «au Moyen-âge lorsque les prêtres évoquaient la colère de Dieu.»<sup>12</sup>

En conclusion, le manque de méthodologie amplifie l'impression d'un chapitre essentiellement vide de contenu scientifique. Nous sommes davantage en présence d'une opinion bien formulée qui certes, est intéressante à lire vu l'angle distinct employé, mais demeure plutôt inutile pour l'approfondissement de la science économique.

---

<sup>11</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», [...], p. 128.

<sup>12</sup> JACQUARD, Albert. «De l'économie à la politique», [...], p. 151.